

Pratiques de vérité dans l'espèce « fabulatrice »

Le « récit de vie » est une pratique particulièrement féconde dans la construction de sens. Cette pratique – également utilisée dans différentes thérapies - soulève la redoutable question de savoir dans quelle mesure les récits ainsi élaborés et recueillis sont fiables. Le fait qu'ils sortent de la bouche de sujets s'exprimant en leur nom propre ne suffit pas à en garantir la fiabilité. Les humains appartiennent, en effet, à cette espèce très particulière que Nancy Huston a joliment qualifiée de « fabulatrice ». ¹ Et mon expérience personnelle ² comme la pratique de l'éthique au sein de multiples institutions attestent elles aussi que c'est par le travail d'une sorte de « *logos* fabulateur » que les humains construisent un sens à leur vie. C'est la question de la vérité de ces discours que je voudrais discuter ici en formulant – d'un point de vue philosophique - une hypothèse que je propose à la discussion des lecteurs.

*

Les « dynamiques » qui me constituent sont multiples. Elles forment un réseau d'interactions complexes. Pour tenter de démêler ce réseau, je ne puis faire autrement que d'en présenter successivement les éléments. C'est un artifice que m'impose mon langage, forcément linéaire : C'est comme si, pour décrire un magnifique chandail, mon langage me contraignait à le défaire et à reconstituer les pelotes de laine utilisées pour le tricoter. Je sollicite donc la bienveillance du lecteur et l'invite à considérer que chacune des dynamiques que je décris est en interaction perpétuelle avec les quatre autres.

*

« Je » parle des dynamiques qui « me » constituent. Qui désignent ces pronoms ? Qui dit « je » quand je dis « je » ? Je suis tenté de répondre : « C'est moi ! ». Et, en même temps, je dois bien reconnaître que c'est aussi « du non-moi » car mes mots appartiennent à un langage que je n'ai pas inventé mais hérité. Mon langage marque la présence d'autres en moi. Je suis un héritier langagier. Et ce langage hérité me raconte que je suis aussi un héritier biologique.

¹ HUSTON Nancy : *L'espèce fabulatrice*, Actes Sud/Leméac, Arles/Montréal, 2008.

² Voir *Cheminer vers soi . Hommage à Jean-François Malherbe pour son soixantième anniversaire*, sous la direction de Jacques Quintin, Liber, Montréal, 2010.

Je réalise que ce que je me raconte s'entrelace avec ce que d'autres racontent. Je prends conscience que mon propre récit prolonge les leurs. Ils ont raconté que je ressemble à mon père et je les crois ; bien que, sous certains aspects, ce soit plutôt à mon oncle maternel que je ressemble. Mais ce sont eux encore qui m'ont dit qu'il est mon oncle.... Bref, je ne puis dire « je » que parce que d'autres m'ont dit « tu » et plus anciennement encore ont parlé du nouveau-né puis de l'enfant que j'ai été : « Il ressemble à son père, n'est-ce pas ? » Bref, je réalise que j'ai été d'abord un « il » dans la conversation des autres, puis un « tu » quand ils m'ont parlé et enfin un « je » lorsque j'ai pris conscience de ma réalité. C'est-à-dire lorsqu'une différence est apparue entre « moi » et « non-moi », entre mon *identité* et ce qui n'est pas elle et que je ressens comme *altérité*.

Deux dynamiques se manifestent déjà dans ces premières remarques : une dynamique de *conformité* et une autre de *spontanéité*. Elles sont inséparables même s'il va falloir en parler successivement. Elles se frottent l'une à l'autre dans une tension qui me constitue. Je prends conscience de mon existence lorsque ma spontanéité se heurte à des obstacles, lorsqu'une tension apparaît entre « je veux » et « tu dois ». D'autres attendent de moi d'autres actes que ceux que j'accomplirais spontanément. C'est précisément pour cela qu'ils sont des « autres ». L'éducation qu'ils prétendent me donner vise à me faire quitter ma spontanéité ou du moins à en prendre distance et à la rendre « raisonnable ». J'apprendrai d'ailleurs que le verbe *éduquer* vient d'un mot latin qui signifie « conduire hors de ». Les exigences de mes éducateurs me mettent en effet « hors de moi ». Si je me laisse entièrement canaliser par leurs « tu dois » (ou leurs formes apparemment assouplies comme « ne devrais-tu pas... ? ») je me perds. Me conformer aux requêtes de leurs fabulations à propos de « ce qui vaut mieux » pour moi tuerait ma spontanéité. Et en même temps, je redoute qu'ils me rejettent si je ne me conforme pas (un minimum) à leurs fables.

Mais qu'est-ce que cette spontanéité que je prétends mienne ? J'apprends, dans la langue que j'ai héritée, que le mot *spontanéité* renvoie à « ce qui coule de source ». Et, en effet, je me sens emporté par un courant qui coule d'amont en aval : je vieillis. Je n'échappe pas à l'entropie. Je suis inscrit dans un processus irréversible qui m'inscrit dans le temps : naissance, croissance, maturation, épanouissement, vieillissement et bientôt aussi dégradation et mort. Ce courant doit bien venir de quelque part, d'une source. D'une source qui serait la source la plus intime de ce que je suis. Mais le courant est trop fort. Il est vraiment irréversible. Et je ne puis remonter jusqu'à cette source. Elle m'est inaccessible. Cependant, je

dois bien en supposer l'existence et derrière elle une nappe phréatique... Finalement je ne peux tenter d'en deviner les traits qu'à partir des résistances que le ruisseau qui en découle oppose à sa canalisation. Je dois bien reconnaître qu'il y a en moi une part de moi qui me reste inaccessible... Il faut pourtant que j'en parle si je ne veux pas mourir dans la conformité. Mais de quelle conformité s'agit-il ? Ou, plutôt, à quoi s'agit-il de me conformer ? Aux oukases de l'altérité ? Mais qu'est-ce que j'en sais ? Sont-ce bien les autres qui formulent ces exigences que ma spontanéité juge arbitraires ? Ne serait-ce pas plutôt moi qui les leur attribue ?

Bref, mes « je veux » comme les « tu dois » dont la tension me constitue ne sont-ils pas des fables ? Sans aucun doute. Mais je ne l'ai compris et accepté que tardivement, après avoir consacré beaucoup d'énergies à « me construire ». C'est, en effet, au cœur même d'une dynamique de *créativité* personnelle que j'ai été confronté à mes « belles histoires fausses ». Pour résister à la conformité sans pour autant être rejeté, je me suis construit des masques assortis aux différents rôles que je voulais ou devais jouer. Rôles de fils, d'écolier, d'ami, d'étudiant, de conjoint, de père, de professeur, de citoyen, d'écrivain, etc. Toute une panoplie de prêts-à-porter selon les circonstances. J'ai construit ces masques à partir de qui je crois que je suis, et de ce que je crois que les autres attendent de moi : les autres personnes, qui ont elles aussi un visage « personnel », les institutions impersonnelles et la « nature » c'est-à-dire mon environnement proche et l'univers lointain. Ces constructions n'étaient pas sans fondement mais elles comportaient aussi des erreurs d'appréciation car certaines attentes auxquelles je me suis conformé sont apparues ensuite comme purement imaginaires. J'ai bien dû reconnaître que je connais mal ce qui est effectivement attendu de moi (si l'on attend effectivement de moi quelque chose). D'autre part, j'ai bien dû réaliser aussi que « qui je suis » ne correspond pas nécessairement à « qui je crois être » : je me connais mal et j'en suis même venu à me demander s'il existe un réel « qui je suis » ! Ma construction s'est donc effectuée en courant de considérables risques d'erreurs.

Heureusement, des protestations se sont manifestées à l'encontre de mes erreurs. Elles ont pris la forme de « surprises ». Une surprise survient lorsque les choses ne se passent pas comme je m'y attendais. Il arrive que je me surprenne moi-même en posant des actes qui m'étonnent, qui ne correspondent pas à « qui je crois être ». Ce sont d'ailleurs ces actes bizarres qui m'ont obligé à parler de « qui je crois être » plutôt que de « qui je suis ». Il arrive aussi que d'autres me surprennent en posant des actes qui ne correspondent pas à ce à quoi je m'attendais de leur

part. Ce sont d'ailleurs ces actes bizarres qui m'ont obligé à en rabattre de ma prétention de connaître les autres. Ils arrivent aussi que l'environnement me surprenne et que ma vision du monde soit contredite. Les « surprises » sont comme des réfutations qui m'obligent à accepter que mon savoir est en réalité très hypothétique. Je forme une grande quantité de conjectures et la vie, en moi, comme à travers les autres et le monde, m'oblige à opérer entre elles une impitoyable sélection et à en reformer de nouvelles qui, à leur tour, etc.³ Mais cette sagesse ne m'a pas été accessible d'emblée car je me suis entêté à de nombreuses reprises dans mes perceptions fausses et dans les constructions erronées qui s'ensuivaient. Je me suis alors raconté de « belles histoires fausses ». Je les ai aussi racontées à d'autres qui y ont cru plus ou moins. Ces histoires sont belles car elles me rassurent. Elles ne sont pas des mensonges. J'y crois dur comme fer. Je suis sincère. C'est mon intérêt d'y croire. Elles n'en sont pas moins fausses et de nouvelles « surprises » qui les contredisent reviennent à la charge pour me le signifier, ce qui loin de me rassurer, m'inquiète plus encore. Ma parole met de l'ordre en moi et autour de moi. Mais l'ordre, ce n'est pas la vérité. Une illusion, en effet, peut être très ordonnée. Face à l'évidence d'une surprise qui les réfute, il m'arrive de persister dans mes « belles histoires fausses » et même de les renforcer à l'aide de mensonges de plus en plus délirants et de plus en plus nombreux. Mais j'ai appris aussi à accueillir les « surprises », à accepter les réfutations qu'elles m'imposent et à tâcher de me formuler d'autres hypothèses de vie. La porte de l'harmonisation s'est alors entrouverte.

Quel est le critère qui permet de discriminer les surprises-confirmations des surprises-réfutations ? Face à une surprise, je serais étourdi de changer immédiatement de fable. Je ne serais alors qu'une girouette agitée par des vents contraires. Mieux vaut tenter d'abord de vérifier si mes fables actuelles peuvent absorber la surprise ; si tel est le cas, les surprises provoquent mes fables à épanouir leurs potentialités créatrices. Si le pouvoir d'harmonisation de mes fables se trouve accru, c'est que ces fables sont de véritables aides à vivre. Si, au contraire, leur pouvoir d'harmonisation vitale se rétrécit en présence d'une surprise, c'est que mes anciennes fables ont fait leur temps et sont appelées à céder le pas à de nouvelles. Si je ne les remettais pas en chantier, je m'enfermerais dans mes mensonges et aucune harmonie vécue nouvelle ne pourrait s'ensuivre mais seulement la satisfaction mentale d'être

³ Voir à ce sujet mon ouvrage *La philosophie de Karl Popper et le positivisme logique*, PUF, Paris, 1977, 1979 ; et l'édition de poche : Liber, Montréal, 2011. Voir aussi mon « *Souffrir Dieu* » *La prédication de Maître Eckhart*, Cerf, Paris, 1994, 2000, 2010. Dans ces deux ouvrages, le thème de la « négativité » du savoir - conjecture et réfutations chez Popper ; théologie négative chez Eckhart - joue un rôle essentiel.

logiquement cohérent. Le critère est par conséquent de l'ordre de l'harmonie vécue, de la congruence existentielle, et non de la cohérence logique, purement abstraite.

L'affabulation semble incontournable. Et selon que j'accueille ou non les surprises de la vie, et que je les accueille avec justesse, je m'y construis ou je m'y détruis. C'est l'accueil des surprises qui inaugure la dynamique de l'*authenticité* : elle consiste pour un « je » en la construction de sa propre harmonie au croisement des deux dynamiques de spontanéité et de conformité. Cette construction est un véritable travail d'accouchement consenti dans un contexte marqué par de nombreuses incertitudes. La mère-source se connaît mal et elle est effrayée à la perspective des douleurs de l'enfantement. Le père-loi est tout aussi mal connu et surtout mal assuré du cadre qu'il doit imposer. La relation institutionnelle entre la mère et le père est floue elle encore. L'enfant, quant à lui, est un total inconnu aux yeux de ses parents et bientôt à ses propres yeux. Il n'apprendra à se connaître que dans le dialogue véritable avec ces autres inconnus que la vie mettra sur son chemin. À lui seul, il ne pourrait même pas concevoir la possibilité de ce travail maïeutique. Les fables soliloques donnent du sens, certes, mais surtout de l'aveuglement voire de la cécité. En revanche, la rencontre d'une pluralité de fables nous rend tout à la fois plus perspicaces et plus fragiles. Cette fragilité est celle de l'amour et elle devient une grande force lorsqu'on l'accepte. L'amour est une histoire qu'on se raconte ensemble pour rendre la vie viable. Il est source de récits qui deviennent notre réalité. « Je t'aime » signifie : je veux que nos histoires s'imbriquent l'une dans l'autre, qu'elles se contestent et s'activent l'une l'autre. Confrontées aux fables de l'autre, les miennes prennent toujours un coup ! De prime abord, l'autre est toujours un « barbare » dont je ne comprends pas la langue, un « idiot » qui est fier de particularités qui m'irritent ou font ma honte, d'un « hérétique » qui voit les choses d'une façon si bizarre que je ne puis tolérer son regard. L'harmonisation suppose par conséquent que j'apprivoise les peurs que suscitent en moi ces inconnus, que j'apprenne leurs langues et leur enseigne la mienne, que je considère nos différences comme des richesses plutôt que comme des menaces.

Mais quelle est au juste ma propre langue ? Ni celle de ma mère car il ne suffirait pas de m'en inspirer pour trouver l'harmonie. Ni celle de mon père car il ne suffirait pas de l'écouter pour trouver mon unité. C'est une langue inconnue. Nous allons devoir l'inventer en nous enseignant les uns aux autres les quelques rudiments que nous avons déjà pu élaborer en accueillant les surprises. C'est tout un travail car il s'agit d'habiter nos questions sans vouloir à tout prix y répondre. Et de nous laisser habiter par elles. Nous constatons alors que souvent

encore nous préférons mentir et croire à nos mensonges. C'est plus simple. Moins épuisant, du moins à première vue. Mais nous nous enfermons alors dans l'esclavage des exclusions mortifères. Les fables sont incontournables. Celles qui excluent et opposent sont mauvaises car elles sabotent le travail. Celles qui incluent et rassemblent sont bonnes car elles provoquent le travail. Cette classification dichotomique est toutefois trop schématique. Ce qui est bon et ce qui est mauvais n'apparaissent tels que provisoirement. L'expérience montre que le provisoirement bon résulte de la déprise à l'égard du mauvais. Et, lorsqu'il a donné naissance au bon, le mauvais devient bon à son tour. Bref, les pèlerins apprennent que la liberté consiste à défroquer d'une fable pour en revêtir une autre moins mal ajustée qui, à son tour sera abandonnée pour une suivante...

Cette forme de liberté contribue à écarter le risque de se fracasser sur la fable moderne de l'autonomie insulaire – que j'appellerais plutôt « autarcie » -, sans lien, sans réciprocité. Les fables héritées ou construites sans lucidité sont pauvres et nous appauvrissent. Les fables volontaires ou du moins consenties sont riches et enrichissantes. Et le travail de l'éthique consiste à substituer l'enrichissement par les secondes à l'appauvrissement par les premières. Ce travail s'accomplit dans le dialogue entre « enfants en train de naître », entre enfants qui posent mille et une questions sans pouvoir répondre à la plupart d'entre elles, entre enfants qui s'entraident à préférer l'incertitude assumée aux réponses toutes faites assénées par les peurs qui parfois encore les assaillent.

C'est ainsi que se dessine la cinquième dynamique, celle de la *spiritualité*.⁴ Elle prolonge la dynamique d'authenticité lorsque celle-ci prend de son propre mouvement une conscience déprise de toute certitude. Ou, plus exactement : une conscience disposée à se laisser déprendre de toute certitude au sujet de son propre mouvement.⁵ C'est la dynamique d'une déconstruction artisanale de ses propres certitudes sur soi-même. « Artisanale » car il n'y a pas de méthode universelle que l'on puisse suivre. Il s'agit en quelque sorte de bricolage qui, comme tout bricolage, bénéficie de l'expérience accumulée par le bricoleur et de l'expérience que lui partagent ses amis bricoleurs. Pour employer une autre image, on pourrait dire qu'il

⁴ Je précise d'emblée que je n'entends pas ce mot dans le sens où il a été récupéré par diverses religions. Celles-ci opposent habituellement l'esprit et la matière comme s'ils étaient des réalités mutuellement exclusives. Pour ma part, je considère qu'il s'agit là d'une des fables les plus mortifères que se racontent les cultures occidentales. Je serais à cet égard plutôt spinosiste que platonicien ou cartésien. Voir à ce sujet mon récent livre *Tendre l'oreille à l'inouï. L'éthique des philosophes hérétiques*, « La Nuit surveillée », Éditions du Cerf, Paris, 2013.

⁵ Cette conception non dualiste du « spirituel » est partagée par un saint Docteur de l'Église catholique et un hérétique qu'elle a immolé par le feu : Jean de la Croix et Giordano Bruno. Voir à ce sujet mon texte *Hérésie et spiritualité. Jean de la Croix et Giordano Bruno*, Les Cahiers Villard de Honnecourt, N° 80, 2011, pp. 91-101.

s'agit d'une respiration : inspiration et expiration. Chaque expiration défait l'inspiration qui la précède et chaque inspiration refait ce que l'expiration précédente a défait et que la suivante va défaire à son tour. Cette dynamique est patiente car il faut des milliers d'inspirations et d'expirations pour se tenir en vie. Elle est aussi thérapeutique car elle prend soin de soi. Et elle consiste pour le pèlerin dans l'acte d'assumer son humaine condition : solitude, finitude et incertitude. Il s'agit de me laisser déprendre de mes « belles histoires fausses » par les « surprises » tout en sachant que de nouvelles « belles histoires fausses » renaîtront indéfiniment de la déconstruction des précédentes. Il s'agit d'accepter que le soleil est inaccessible tout en me réjouissant de pouvoir marcher dans sa lumière. La dynamique spirituelle s'exprime par conséquent à travers une triple « connaissance négative »⁶ : connaissance de moi-même, des autres humains et des différents niveaux de contexte de nos interactions (les institutions, l'environnement proche et l'univers lointain). C'est alors que je réalise que je suis une partie de l'inconnaissable Tout. Une partie à la fois infiniment petite, infiniment indispensable et infinitésimalement responsable du Tout. Je perçois alors qu'à travers ma propre respiration, c'est le Tout qui respire !

*

Soulever la question de la vérité dans l'*espèce fabulatrice* semble aboutir dans une impasse : il n'y aurait que des fables, des illusions et des mensonges ! Mais cette impasse est encore liée à une fable : la fable dualiste qui oppose le vrai et le faux comme deux réalités mutuellement exclusives. Une autre fable a vu le jour – ou plutôt renaît – ces temps-ci, qui s'appuie sur une logique qui inclut les tierces positions plutôt que de les exclure.⁷ Hegel écrivait que « le vrai n'est pas seulement vrai comme substance mais tout autant comme sujet⁸ ». Il serait temps de radicaliser sa découverte et d'affirmer que « le vrai est tout simplement vrai comme sujet », du moins dans l'*espèce fabulatrice*. Il est intéressant de remarquer que le mot français « vérité » peut traduire deux vieux mots grecs bien différents : *alètheia* qui signifie « dévoilement » et *apocalupsis* que l'on peut rendre par « révélation ». *Alètheia* signifie « enlever la couverture, dévoiler » tandis qu'*apocalupsis* désigne une

⁶ On trouvera un développement à ce sujet dans mon livre « *Souffir Dieu* ». Voir note 3 ci-dessus.

⁷ Voir à ce sujet mon texte *Esquisse d'une histoire de l'éthique à l'aune du tiers-inclus*, in : Basarab Nicolescu (sous la direction de) : *À la confluence de deux cultures, Lupasco aujourd'hui*. Actes du colloque international UNESCO, Paris, 24 mars 2010, « Oxus », Paris, 2010, pp. 40-53.

⁸ *Préface à la Phénoménologie de l'Esprit*.

révélation presque au sens de « strip-tease ». Dans la vérité-alètheia, c'est le sujet connaissant qui enlève la couverture recouvrant ce qu'il veut connaître. Dans la vérité-apocalupsis, c'est l'« objet » qui prend la position du sujet et se donne à connaître en se révélant, en enlevant lui-même les voiles qui le recouvrent.

Le développement de la question de la vérité dans l'espèce fabulatrice nous invite à nous déprendre du la « vérité-dévoilement » au profit d'une « vérité-révélation ».

*

S'agit-il là d'une nouvelle fable ? Assurément. J'espère simplement l'avoir racontée lucidement et rester ouvert à sa réfutation. Pour le moment, elle me sert de béquille dans mon pèlerinage, en attendant d'en découvrir une meilleure.

Il s'agit en définitive de consentir à se raconter joyeusement des fables, tout en gardant le sens du tragique de l'existence d'où peuvent surgir ces surprises qui les réfutent et nous appellent à en forger d'autres. La vérité n'est plus alors la qualité intrinsèque d'une histoire (dogmatisée) mais celle du processus ouvert par lequel, de conjectures en réfutations successives, je cherche à tricoter de l'harmonie en me déprenant patiemment de mes dysharmonies...

Jean-François Malherbe
Professeur à l'Université de Trente